

Connaissance
de
L'INCONSCIENT

JEAN-CLAUDE LAVIE

Qui je... ?

nrf
Éditions Gallimard

*Nous n'habitons pas un endroit déterminé
sur une carte mais au cœur d'une mentalité.*

M. Balka

I

Il est toujours surprenant de s'entendre demander pourquoi on fait... ce qu'on fait. Cela déconcerte à la manière dont une interrogation enfantine, d'apparence ingénue, laisse parfois totalement confondu.

Ce n'est pas que le demandeur cherche à embarrasser. Non, la gêne vient simplement de ne pouvoir situer ce qui est en jeu. Un questionnement aussi direct pose comme allant de soi qu'on puisse y répondre de façon appropriée va savoir à quoi.

Questionner la banalité n'est pas banal, quand échappe ce qui en est attendu. L'anodine interrogation « Pourquoi écrivez-vous? », par exemple, a le talent d'exprimer de la curiosité ou de l'intérêt sans du tout révéler envers quoi. Masque-t-elle une provocation de pure mondanité ou la pointe d'angoisse que peut faire naître la raison qu'a l'autre de faire... ce qu'il fait?

Cette demande déroute par son innocence. Quand elle m'est adressée, je tente de saisir dans quelle détermination elle est prise, moins pour m'y astreindre que pour ne pas trop dériver hors des parages où elle me convie. M'accorder la naïveté qui suppose que je sais vraiment pourquoi je fais ce que je fais, et que je peux le dire, attribuée par avance à mes propos comme à tant d'autres une destinée rassurante.

Je n'imagine pas que celui qui me questionne guette dans ma réponse quelque calcul délibéré, quelque dénégation ignorée, ou je ne sais quelle autre signification cachée. Cela me faciliterait les choses. Je dirais n'importe quoi, la responsabilité du sens ne m'incomberait pas. Mais cela déplacerait la question, tant c'est elle qui alors mériterait d'être interrogée, et on n'attend évidemment pas que j'y réponde par les raisons qu'on peut avoir de me la poser.

Il me faut accepter que le questionneur prenne ma réponse pour une réponse. Toute la difficulté vient de là.

À l'instar de tout un chacun, quand j'agis je me demande rarement pourquoi. Le plus souvent, en décidant de faire ceci et cela, ou de ne pas le faire, je crois savoir ce qui m'y incite, me contraint ou m'en détourne. L'obsessionnel qui veut toujours tout peser ne se demande pas, tant ça lui est familier, pourquoi il agit ainsi.

S'il advient que je m'interroge sur ce qui assoit mon action, c'est que quelque chose cloche. Ce qui statue alors est ce qui va se dire en moi pour me faire passer outre, renoncer ou m'adapter. Des tenants et aboutissants se déterminent, des raisonnements s'agencent. Leur faiblesse tient à ce que le discours intérieur qui les promeut ignore le plus souvent quelle cause il sert. Cela obéit aux circonstances, à mon humeur, à mes craintes, bref à tout ce qui me lie à l'instant. Est-ce toujours la même considération qui s'attache au même geste, comme de passer à table, aller au lit, ou... prendre la plume?

Interroger ce qui fonde nos actions n'est pas interroger ce qui assure nos principes. Dans quoi est-ce que je me laisse embarquer à essayer de m'expliquer?

Mon interlocuteur, le pauvre, n'en demande pas tant. Il attend une réponse simple, sans doute pour passer à un autre sujet tout aussi passionnant. Déjà il doit s'étonner d'une perplexité qu'il ne pressent pas m'avoir causée. Va-t-il apercevoir que pour lui répondre je dois bel et bien me poser la question, ce que je ne suis nullement tenu de faire pour me mettre à écrire?

Ce n'est pas que ladite question manque de faire surgir à mon esprit des répliques de toutes sortes. Certaines sont surprenantes (c'est parce que je ne fais pas de musique), ou attristantes (je préfère cela à l'action). Il y en a de prétentieuses (il faut communiquer son expérience), de dérisoires (on me l'a demandé). Ne font défaut, ni les directes (écrire c'est parler, non?), ni les amphigouriques (l'écriture, en ces temps d'inflation des emblèmes de la personnalité, représente une des dernières démarches existentielles qui sachent allier la pensée, la conduite et l'identité, dans le choix infini des figures de son expression). Je passe les narquoises, les ineptes,

les péremptoires, les prudentes, les niaises, les cyniques et... les autres.

Dans la kyrielle des réparties possibles, je ne me hasarde pas à faire un choix susceptible de satisfaire mon questionneur, à défaut de pouvoir me convaincre.

Limpide à souhait, l'énoncé « Pourquoi écrivez-vous? » prend perfidement à partie ce qui me pousse à écrire, ce que j'y ressens, ce que j'en escompte et d'autres choses encore dont aucune n'est simple. Cela ne met pas sur la voie d'une répartie fulgurante.

Sans vraiment répondre à une telle persécution, une boutade ne manquerait pas de pertinence. Pourquoi questionner le fait d'écrire plutôt que celui de lire? Après tout, lit-on parce qu'on écrit ou écrit-on parce qu'on lit? Mystère! Certes on écrit pour être lu, mais s'il n'y avait pas de lecteurs – au moins potentiels – il n'y aurait pas d'écrivains. Je pourrais, dans un esprit d'honnête rétorsion, me laisser aller à lâcher : « Dites-moi donc pourquoi vous lisez, je vous dirai pourquoi j'écris! »

C'est quand même un sacré coup de m'apercevoir que je ne peux dire pourquoi je consacre du temps à écrire, faute de le savoir. Le plaisir que je peux y prendre comme à un jeu ne justifie rien : pourquoi écrire plutôt que naviguer ou jouer aux dominos?

Cela va-t-il m'en couper l'envie à m'avoir ainsi coupé le sifflet?

Il y a ceux qui préfèrent la montagne et ceux pour qui c'est la mer. Ils ont leurs raisons, souvent de bonnes raisons, qui laissent indifférents ceux de l'autre clan. Alors, pourquoi aimez-vous le veau froid mayonnaise? Est-ce parce que c'est du veau, que c'est froid et qu'il y a de la mayonnaise autour? Trois raisons pour lesquelles je n'aime pas ça. On peut même détailler et trouver au veau, au froid et à la mayonnaise mille attraits. Aucun ne m'ouvrira l'appétit.

Si j'avais été retors, à la question « Pourquoi écrivez-vous? » j'aurais rétorqué : « Qu'en pensez-vous? » Je me serais fait alors ma petite idée sur ce qui tracasse mon questionneur pour écrire lui-même, ou ne pas le faire. Celui qui pose une question dévoile son souci à qui il se figure en donner.

Tout l'art du psychanalyste est de discerner, à travers ce

qu'on attend de lui, à quelle sorte d'interlocuteur son interlocuteur croit avoir affaire. Aussi évite-t-il les questions. Elles imposeraient sa sollicitude, sa curiosité, son intérêt, voire son angoisse, comme terrain de rencontre.

Le jeu des pourquoi est une frénésie qui s'instaure tôt dans l'histoire infantine. Il exige, c'est en cela qu'il est un jeu, de ramener le non-justifié à ce qui est censé l'être. « Pourquoi dois-je aller à l'école? » reçoit mille réponses qui ne se fondent que sur l'assertion dont elles s'assortissent. « Pourquoi que tu m'as acheté? » ou « Pourquoi on meurt? » ne sont pas des questions à poser.

« Pourquoi écrivez-vous? » se glisse entre les questions posables (Pourquoi que t'es mon papa?) et les non posables (Pourquoi deux et deux font quatre?).

De sérieux aléas peuvent surgir de ce que n'importe quoi puisse se formuler sous forme de question. Ainsi : « Dis maman, où j'étais avant que tu m'achètes? » ou « Que faut-il faire pour être vierge? ». Il n'y a là aucune faute de grammaire ni de logique.

Ne faudrait-il pas regretter le jour où l'on commence à voir que certaines questions sont de fausses questions puisque, dans la perplexité qui les suscite, ce qui les distingue des vraies n'est que l'impossibilité supposée qu'il puisse y être répondu. Ainsi les préjugés les plus vivaces restent les moins suspectés. Pourtant on sait qu'au long de l'Histoire et des Latitudes, le savoir et l'obscurité, le certain et l'insensé se renversent au gré des cultures, des doctrines et des dogmes.

L'arrogance de l'homme lui fait considérer les Anciens et les Étrangers un peu comme des demeurés. Seules les convictions du moment ont poids de vraisemblance.

Sur la question d'écrire, quelle est ma conviction du moment? Facile!

Pourquoi j'écris a, sans faux-fuyants, une infinité de réponses possibles. À défaut de pouvoir être explicatives, elles ne sauraient produire qu'un flot de justifications diversement recevables.

N'eût-il pas été plus révélateur de me demander : « En écrivant, qui pensez-vous contenter ou à qui croyez-vous vous opposer? » Que ce soit par le moyen de l'écrit que je veuille plaire, m'identifier, contrarier ou me démarquer, soulignerait

le choix des armes pour ce faire. La relation entre l'acte et son destinataire présumé trahirait alors la démarche imaginaire où s'origine mon désir d'écrire.

La réponse parfaite devrait-elle s'apparenter à : « Mon père ne tenait en estime que ce qui était imprimé » ou « Ce que ma mère aimait par-dessus tout, c'était de lire » ? Il n'est pas impensable de s'entendre répondre quelque chose comme ça – ou son contraire – si l'on a le sentiment que c'est ce qui lie à l'envie d'écrire. Mais ce type de référence s'impose assez peu à mon esprit quand je prends la plume au présent.

À la question posée, il ne peut y avoir de réponse que circonstanciée. Quelle que soit la sincérité de l'aveu du scripteur, ce qu'il dit reste au service du dialogue et non à celui d'une insaisissable réalité. Qu'il s'agisse d'écrire, de n'importe quelle autre activité et même de toute prise de position, ce qu'on dit ne peut s'affranchir de ce à quoi obéit qu'on le dise.

Devoir ignorer à quoi sert qu'on dise, et méconnaître que la seule vérité de ce qui vient se dire est ce qui se joue entre les interlocuteurs, n'est-ce pas la part humiliante du message de Freud ? Cela n'empêche pas les hommes de se questionner, et pas moins les psychanalystes sur eux que les autres. Interviews détaillées et exégèses de confidences obtenues montrent là leur limite affligeante.

Pour ce qui est de la causalité psychique les questions n'éveillent que les réponses qu'elles suscitent. Nos « pourquoi » ne rapportent que du roman à ceux qui les lancent, c'est-à-dire nous tous. C'est que nous trouvons notre compte dans l'inaltérable candeur de croire que nous pouvons savoir comment nous fonctionnons, et pourquoi. La rationalisation n'a pas fini de nous offrir des ressources dont nous ne saurions nous passer. La méconnaissance de ce qui fait commettre l'acte n'interdit pas la plaidoirie, bien au contraire.

Aux « pourquoi ? » ne peuvent répondre que des commentaires résultant d'obscures tractations intérieures entre Freud sait qui.

Si certains préfèrent la parole à l'action, d'autres aiment mieux agir que parler. Ne pas faire permet de dire, ne pas dire permet de faire. Ainsi, l'acte conjuratoire ou propitiatoire peut-il ménager certaines dispositions favorables. Favorables à quoi reste le plus souvent dans l'ombre de l'interlocuteur.

Misère de nous! Misère de notre discours intérieur! Misère de la psychologie elle-même pour se comprendre soi!

Freud disait apporter la peste. La métaphore est devenue faible à plus d'un titre. Le Moyen Âge est loin. Craindre la peste aujourd'hui! Qui empêche-t-elle de quoi que ce soit? Un cas en est-il signalé, même pas très loin, qu'on y envoie l'Institut Pasteur et... à chacun son affaire.

Pour avoir été un spectre effroyable, la peste n'en permettait pas moins de croire qu'on pouvait s'en calfeutrer, ou la fuir. Pour tout dire, cette peste de sinistre mémoire, à décomposer les corps ne corrompait pas le chrétien. On mourait préservé de ce côté-là. La bonne foi de l'organisme humain, si elle était surprise, du moins était-elle respectée. Quitte à être vaincue par cet ennemi implacable, notre constitution n'y perdait pas sa raison d'être au service de la créature.

À suggérer une calamité, c'est davantage le cancer que le message de Freud évoque maintenant. À tout moment, sans qu'ait seulement sonné le tocsin de l'épidémie, chacun peut être atteint. Pas de calfeutrage ou de fuite possibles, c'est de l'intérieur que vient le mal. Pire que la peste, le cancer mine le chrétien au sens où c'est de l'homme lui-même que naît le processus qui va l'affecter. Si l'on en croit les dernières nouvelles de la médecine, cette métaphore devrait aussi s'user. Tant mieux! Demeurera inchangé l'apport mortifiant de l'œuvre freudienne.

Jamais ne s'amendera le fait qu'il y a en nous quelque chose qui nous gère et – pire – qui ne sert pas toujours nos intérêts. On ne peut l'ignorer qu'en y étant soumis autant que faire se peut!

Être écartelé entre deux tendances, ne pouvoir s'accorder ce qui fait envie même quand c'est à portée, être angoissé par un objet dérisoire, être poussé à un acte récusé, fait mesurer à quel piètre mérite peut prétendre un « je veux » accompli. Ce qui fait le héros ou le pleutre, ce qui pousse à la sagesse comme à la folie, ce qui contraint autant que ce qui prohibe, qu'est-ce donc qui l'inspire et le requiert? Quand l'acte est sans plaisir, où en va le profit? Au service de quoi est-il assujéti? Pauvres de nous!

Rescapé, le drôle était quitte, l'épidémie passée. Notre astreinte intérieure, comment y échapper, puisque c'est elle qui nous fait vivre, même quand elle nous tue?

Contraints à toute heure par cette discrète tyrannie, nous serions sans cesse humiliés si nous ne savions déposer des gages aux pieds de divinités auxquelles, ni vu ni connu, se soumettre nous redonne figure humaine. Renoncer par morale, se résigner par piété, voire tuer par devoir, vous a une autre allure que démissionner par angoisse ou faire le mal pour le mal. Les drapeaux à brandir ne manquent pas.

Le garçon qui choisit de s'incliner devant son père à en négliger sa mère, n'aurait-il pas eu dans sa proximité d'elle à affronter la femme sans cette « universelle prohibition » que nul enfant ne s'est jamais entendu proférer? Le tour de passe-passe qui déplace l'incapacité en l'anoblissant permet de sauver la face. Mais l'enfant qui s'adapte à ce qui l'entoure, au gré de ce qu'il en fait, ne sait pas qu'il cisèle son univers avec sa façon de voir. Dans son lointain futur, ce qui pour lui fera le noble et l'ignoble, ce qui pourra se révéler névrose ou bien-être, ce qui organisera les méandres de sa libido, ce qui pour tout dire établira sa relation au monde, il l'aura instauré là en toute innocence et en totale inconscience.

Holà, où en suis-je? On ne m'a pas demandé pourquoi la Terre est ronde, simplement pourquoi j'écris!

Il reste que je sais que la Terre est ronde parce que quelqu'un l'a écrit. Peut-être est-ce que je ne la trouve pas exactement ronde à mon gré?

Que la Terre soit ronde, je dois y consentir. Avant, elle était plate, il m'aurait fallu en convenir. L'essentiel est de ne pas la croire ronde quand elle est plate, ni de la penser encore plate quand elle est devenue ronde.

Ciel! La forme de la Terre s'impose à ce que j'écris. Mes phrases sont assujetties à une myriade de Copernic, puisqu'il n'y a pas que la forme de la Terre qui concoure à ma façon de penser.

Comment savoir ce que je penserai demain, quand ma liberté de penser n'est que le droit d'être asservi à ce qui s'argumente en moi que je suis bien tenu d'admettre? Ne suis-je pas plus au service des idées et des raisonnements qui me parcourent que je n'en dispose?

L'esprit n'a pas la faculté de s'abstenir d'être voué aux liens qu'il privilégie autant dans ses incapacités que dans ses pré-

dilections¹. N'ayant même que sa propre oreille, ce qu'il improvise ou ce qu'il radote ne se heurte ni à refus ni à contradiction extérieurs qui pourraient l'éveiller. Aussi est-ce jusqu'à la caricature inavouable que nos pensées épousent en secret les formes de notre servitude. Nous n'avons pas prise sur le sentiment de penser juste, qui préside parfois à nos pires aberrations. Nos contradictions importent moins que ce qui nous lie. À les apercevoir le désarroi n'est pas loin, la folie non plus. Parfois pour tout arranger, un symptôme habille l'incohérence. Mais ça n'arrange rien!

On pourrait se demander pourquoi il a fallu que ce soit un médecin qui découvre cette sujétion inconsciente, somme toute à la portée de n'importe quel logicien. Agir, penser ne peut se faire que selon des règles que nous ne sommes pas à même d'élaborer et qu'on ne peut tenter de saisir sans continuer à leur être soumis. Notre dépendance « complexe » n'apparaît donc que dans les contradictions de nos conflits internes. Ainsi est-il possible de souffrir de la présence de quelqu'un ET de son absence. Un logicien aurait perdu sa raison d'être à entrevoir cela, alors qu'à un médecin le symptôme donnait un mobile logique jusque dans son illogisme.

Pour un Copernic ou un Freud par siècle, combien de maîtres plus ou moins anonymes, mais tout aussi influents! Ceux que le destin a mis sur notre chemin ont ainsi, depuis notre plus tendre enfance, fixé la texture de notre réalité. À ces liens devenus peu identifiables comment se dérober d'être fidèle, quand la moindre expression les conjugue? Où apercevoir mon assujettissement mieux que sous ma plume, c'est-à-dire dans ce qui anime ma main et me constitue? Cet écrit ne peut qu'en témoigner en toute inconscience. Comme tous. Nos idées sont l'héritage diffus d'appartenances entremêlées où ce que nous soutenons doit trouver sa cohérence.

Écoutez les écrivains expliciter les mille particularités de leurs desseins lorsqu'ils se livrent en pâture. Leurs confidences évoquent la même fatalité que l'œuvre dont ils se veulent les serviteurs attentifs. L'exigence qui les régit dévoile une docilité étonnante dans les détours parfois tortueux pour la servir. À qui sont-ils soumis dans la précision tatillonne de l'expression de leur pensée?

1. Sans liens, n'est-on pas a-lien-é? Cette étymologie, pour être fausse, n'en est pas moins juste.

Ces exégètes d'eux-mêmes déploient leur cohérence au service du parti qu'ils servent. Ils cherchent à persuader de leur bonne foi par rapport à une nécessité intérieure qu'ils pensent toujours légitime. Mais cette authenticité n'a à convaincre qu'eux-mêmes. Il y a peu de différence entre ce qui fait écrire l'utopiste et le physicien, mis à part l'air de leur chanson, et les paroles assurément. Chacun exige d'être entendu. Pas forcément approuvé, mais au moins retenu. Leur raison d'être est là. Ceux qui se croient le plus au service de leurs idées savent déchanter quand elles sont attribuées à d'autres. Freud n'y a pas manqué. Pourquoi l'aurait-il fait? Une œuvre est une identité.

Reconnue ou contestée, admirée ou méprisée, poursuivie ou dédaignée, une œuvre s'établit dans le témoignage qu'elle constitue. Qu'elle soit retentissante, discrète, durable ou fugitive, ce qu'elle produit est dans son sens et dans sa forme. Cependant si elle propose un sens, elle impose sa forme. On peut argumenter le sens, on ne peut que subir la forme. En cela la façon de donner astreint davantage que ce qu'on donne.

Si l'on dit qu'un vrai poète peut tout supporter sauf un mot écorché, c'est que dans l'expression s'affirment bien des liens. Autres que ceux du savoir, plus discrets, souvent insaisissables, ils n'en sont pas moins essentiels.

Le savoir est objet d'échange. La forme est inaccessible. Chacun y est malgré lui sensible, le plus souvent sans apercevoir ni pourquoi, ni en quoi, quand ce n'est pas tout simplement à son insu.

« Pourquoi écrivez-vous? » ne signifie pas davantage « pourquoi écrivez-vous cela? » que « pourquoi écrivez-vous de cette façon? ». « Pourquoi écrivez-vous cela? », question posable. « Pourquoi écrivez-vous de cette façon? », question non posable. Malgré sa correction grammaticale et logique, ce que signifie « de cette façon » n'est pas plus facile à définir qu'à démonter, ou qu'à seulement situer. La « façon » résiste à qui s'en préoccupe, voire s'en inquiète.

On peut inculquer des « manières » à un ordinateur. Le clin d'œil en passera du programmeur à l'opérateur. Un appareil peut « dialoguer » avec son utilisateur, de façon binaire ou tout autrement codée. Même d'apparence langagière, il n'aura pas les états d'âme qu'on lui impute. La machine n'est

pas plus irrévérencieuse qu'elle n'est bien lunée, bien qu'elle puisse être d'un commerce plus ou moins agréable, impossible à ne pas ressentir. La forme de ce qu'elle dit ne révèle rien sur elle.

Dans un récit, en dehors du sens, que peut véhiculer la forme de si conséquent?

Que véhicule le fait que Freud à propos d'un rêve choisisse d'écrire *matrem nudam*, plutôt que « (ma) mère nue », sinon son allégeance à un lien qu'il respecte dans le moment même où il le suspend? L'auteur est plus libre dans une langue qui n'est pas maternelle. Dans la sienne il n'aurait pas renoncé à la nuance qu'indique l'usage du latin. En allemand cette nuance serait dans la forme où, même ressentie (c'est son but), elle serait alors circonlocution difficile à désigner.

La façon de dire en dit long, mais comment dire sans façon de dire? Si Freud n'écrit pas comme Jean Genet, c'est que Freud n'est pas Jean Genet. Et vice versa assurément. Qu'expriment-ils dans la forme, l'un et l'autre? Et à qui?

Des engouements de lecture peuvent s'éprouver comme on peut aimer Brahms, tant la tournure des mots convie déjà par elle-même.

L'entendement limite au seul sens la ligne expressive que la forme entremêle au poids des termes, quitte à qualifier de poétique ce qui lui échappe. Rarement saisissable comme dans l'euphémisme (nos chers absents en témoignent), le choix des termes traduit une façon de traiter leur objet avec plus ou moins de déférence ou d'irrespect.

Qui écrit montre fatalement comment il estime les choses et dispose du lecteur.

« *Matrem nudam* » ne marque pas seulement la révérence de Freud envers sa mère. « *Matrem nudam* » respecte aussi les égards du lecteur pour la sienne. Cependant nous sommes ainsi faits que l'écrit auquel on est sensible laisse plus mal voir par où il nous convient, qu'il ne fait bien sentir ce qui nous y dérange.

Alors que tout sens est présumé discutable, son auteur reste lié à la forme qu'il lui confère, tout en laissant au lecteur l'occasion de s'en démarquer. Ainsi se fait l'épreuve dans un texte de ce qui est inter-dit. La convention entre les hommes devant ce qui sied à leur culture apparaît dans la transgression

autant que dans l'acceptation. Et cela, au détour d'un simple mot.

Dans la texture d'un écrit, peu de liens sont aussi subtilement cachés que dans la forme, dont la transparence fait la force. Tout énoncé est la carte de visite où se trouvent en filigrane généalogie et modalités des attaches de son auteur.

La considération accordée à un homme dépend beaucoup de ses manières. Comportement et expressions manifestent ce qui est respecté et ce qui est enfreint des usages qui établissent les valeurs dans un groupe. C'est à travers ces modalités que chacun se fait reconnaître. Les alliances sont fondées autant sur la forme que sur le fond.

La répulsion qu'a pu susciter la psychanalyse à ses origines était liée pour une part à ses façons de dire. L'originalité avec laquelle Freud s'autorisait à nommer les objets ne pouvait obtenir un accord sans implication. Comment la singularité qui rompt avec les usages concernant la vie sexuelle ne rencontrerait-elle pas la « résistance » que justement elle dénonce?

Aujourd'hui, chez ceux pour qui la psychanalyse n'est qu'une spéculation, une aversion peut encore naître de la menace de trahir la « manière » selon laquelle, en leur nom, ils se sentent tenus de parler des choses. Du sexe en particulier. Du leur notamment. Le poids de siècles d'obscurantisme n'y est peut-être pas pour rien, mais assurément pas pour plus qu'un mode de se situer, inauguré dans l'enfance.

Des protocoles obscurs, pactes plus ou moins justifiables, nous lient à ce que nous pouvons penser, dire, écrire. Les reconnaître n'est pas s'en abstraire. La psychanalyse peut représenter la menace de bouleverser une façon de voir à travers une façon de dire. Et susciter la peur de se perdre en ne respectant pas « les formes ».

Ceux qui passent par l'expérience analytique rencontrent peu ou prou, désarroi et angoisse à l'abandon des « manières » que représentent les symptômes, même les plus contraignants. Une souffrance psychique n'est pas plus signe de maladie qu'une douleur physique. C'est au contraire l'inaptitude à la supporter qui peut créer une réaction pathologique. L'on peut avoir beaucoup de complaisance vis-à-vis de ce dont on se plaint, tant l'occasion de se plaindre n'est pas occasion de manquement.

Au cours d'une cure les progrès peuvent éveiller une cer-

taine jubilation. Pour progresser, on tente un premier pas. Un second. On continue. Tout seult! La jubilation n'est pas loin de l'angoisse. Parfois trop c'est trop. On ressaisit la main tutélaire et tout rentre dans l'ordre, mais reste à refaire. Si la main se dérobe, il suffira d'un regard accroché pour s'assurer du lien protecteur sans lequel on n'ose s'aventurer. Qui, tout au long de sa vie, n'a rencontré cela, en dehors même de toute analyse?

Un écrit, est-ce un pas fait seul ou un regard accroché?

Le « *matrem nudam* » de Freud ne nous est plus nécessaire maintenant. Aux intrépides que nous sommes, le regard porté sur l'œuvre freudienne (à l'aube de laquelle se trouve cet exceptionnel recours au latin) permet d'évoquer la nudité des mères. Nous sommes d'autant plus à l'aise qu'il ne s'agit pas de la nôtre, et que nous ne faisons pas l'aveu de notre propre curiosité sexuelle précoce dirigée vers elle.

Notre « *matrem nudam* » à nous, les concepts psychanalytiques en composent la langue. À présent nos écrits n'engagent guère que nos intellects, et non plus nos couilles¹.

Ainsi, des Freud aux Jean Genet, ceux qui écrivent peuvent servir ceux qui les lisent. Dans le même temps, ceux qui lisent permettent à ceux qui écrivent – fût-ce une simple missive – d'affirmer leur identité. Être soi, c'est subir ses liens au savoir et aux usages. Lire, écrire, quelle que soit la modicité du texte, c'est mille appartenances à l'épreuve.

Il nous faut accepter que ce qui fait écrire dépasse l'intention de l'acte. Plus un geste est courant, moins il laisse accessibles ses raisons d'être, tant la complexité de ce qui l'engage dépasse ses mobiles.

À qui penserait que la question m'a fait oublier le questionneur, ou à qui s'étonnerait de l'extraordinaire patience de celui-ci, je dois avouer n'avoir pas tardé à lui déclarer : « Ce qui pousse à écrire diffère de ce qui porte à dire. À la question de pourquoi j'écris, la réponse je ne peux que l'écrire. »

1. *Coleos nostros (ad libitum)*.

JEAN-CLAUDE LAVIE

Qui je... ?

«...Que la Terre soit ronde, il faut y consentir. Avant, elle était plate, il fallait bien en convenir. Comment la voir ronde si elle s'avère plate, ou se la garder plate quand elle devient ronde ? Notre liberté de penser ne va pas jusqu'à nous affranchir de ce que nous sommes culturellement tenus d'admettre. Nés ailleurs, parfois pas très loin, nous parlerions, nous penserions autrement. Qui serions-nous, que serions-nous ? Sommes-nous l'assemblage des croyances qui acheminent nos idées ? Réfléchir, comprendre, mais souffrir et aimer tout autant, c'est militer pour des mots contre des mots avec des mots.

Ne pouvoir situer le langage que par le langage semble l'entourer de mystère, alors qu'il n'est entouré par rien. Pas même par rien. Il n'est pas entouré. Là où il n'y a rien, il y a le mot. Là où il n'y a pas de mot, qu'y aurait-il ? Non que la puissance du mot soit absolue, simplement que sa réalité est exclusive de toute autre. A la découverte du monde par la pensée, nous n'apercevons jamais que notre pensée.

Ce n'est plus le Paradis terrestre, l'homme et la femme ne sont plus nus, leur corps reste toujours couvert de sens. Si dans notre esprit un chat est un chat, qui peut dire ce que le chat vient faire là ? Et le pénible que vient-il y faire ? Ce n'est pas tant ce que nous pensons qui importe, mais ce que nous faisons en le pensant. Dans notre relation à Dieu, ce n'est pas Dieu qui est rassurant, mais notre relation à lui...»

En restant au plus près de la clinique analytique, tout autant que du quotidien le plus banal, l'auteur nous propose une image de nous qui retient, angoisse, libère quelque peu et, ce qui est rare dans la littérature psychanalytique, réussit à divertir.

Un livre qui, «mine de rien», fait vaciller nos certitudes sur la pensée, l'identité, la souffrance, le corps, l'amour...



9 782070 703425



85-II A 70342 ISBN 2-07-070342-8

125 FF tc